

En visite



L'ARCHITECTE EDUQUE AUSSI

A l'école
de Magny Cours
Nièvre

rencontre de
Jean Claude DUBOIS
de l'atelier VOLUME
Paris

Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

Une architecture au service des enfants et non du prestige municipal. Une architecture qui prouve que si l'école est chère aux enfants, elle est moins coûteuse pour la commune qu'un bâtiment classique. Une architecture dans laquelle la pédagogie Freinet cesse d'être la quadrature du cercle. Elle existe maintenant. C'est à Magny-Cours qu'on la trouve. Elle marque l'avènement des architectes-éducateurs.

Jacqueline et Raymond Massicot et leurs collègues et encore moins les enfants ne connaissent Monsieur l'Architecte. Celui qui depuis trois ans leur rend visite, ils l'appellent Jean-Claude. Des dizaines de conversations ont eu lieu entre

lui et les élèves, sans aucune publicité. Pas de « tables rondes télévisées » comme on en voit ailleurs quand exceptionnellement et artificiellement on improvise une confrontation entre créateurs et usagers. Ici le dialogue est devenu une affaire de routine. Jean-Claude passe et n'étonne pas plus que le facteur. Mais il sait écouter les enfants et aucune question ne lui paraît futile ou impertinente.

Aujourd'hui, ce sont Thierry, Stéphane, Nadine et Monique, élèves des cours moyens, qui veulent en savoir plus sur la décoration de la palissade...

Une vigilance précoce

Stéphane. — Je voudrais savoir quand est-ce que vous allez ramener la peinture pour continuer les personnages. Parce que j'ai vu qu'à l'inauguration, ça plaisait.

Jean-Claude. — Il y a encore de la peinture. Il faut la finir puis il faut demander à la mairie un petit budget pour continuer.

Stéphane. — Est-ce que ça sera toujours les mêmes couleurs ?

Jean-Claude. — Non ! il faut changer bien sûr. Il faut laisser la plus grande liberté possible.

Stéphane. — Vous avez choisi, mais vous allez en choisir d'autres quand elles seront finies les peintures, il y en a d'autres qui ont fait des maquettes, vous allez encore en choisir ?

Jean-Claude. — D'autres couleurs ou d'autres dessins ?

Stéphane. — Non ! d'autres dessins ?

Jean-Claude. — Non, j'ai choisi pour l'inauguration, mais maintenant c'est à vous de choisir, de trouver.

Nadine. — Ce que je ne trouve pas joli, c'est les trucs blancs, surtout maintenant c'est sali, noirci, il faudrait les peindre.

Jean-Claude. — Oui, il est prévu d'en peindre un certain nombre tout simplement pour indiquer les classes, certains

passages et faire une sorte de polychromie extérieure ; mais ce sera fait pour la rentrée prochaine. Avant de le faire on a pensé qu'il valait mieux que le gazon pousse un peu, que les abords soient un peu mieux préparés pour ne pas risquer de salir les panneaux.

Nadine. — Est-ce que ce seront des dessins d'enfants comme des bonhommes ou alors unis ?

Jean-Claude. — Ça dépend des panneaux.

Nadine. — Les tunnels, par exemple, s'ils sont unis, est-ce que ce sera la couleur des classes ?

Jean-Claude. — Non, ça peut être autre chose. Il faut trouver des couleurs qui s'adaptent bien extérieurement et qui ne choquent pas trop par rapport aux couleurs intérieures.

Monique. — Maintenant, j'en suis loin, mais mettons, par exemple, que dans six ans, le groupe commence à s'abîmer, vous le ferez réparer ?

Jean-Claude. — Oui, mais il n'y a pas de raison, ça a été construit d'une manière très solide et très lourde pour qu'il n'y ait pas de problèmes de vieillissement, c'est exprès. Mais si par hasard, ça arrive, la réparation se fera immédiatement.

Monique. — Au fait, là, ça pleuvait, mais ils vont le réparer ?

Jean-Claude. — Oui, bien sûr, ils sont en train de réparer toutes les fuites.



Thierry. — Question foot-ball, dans un sens c'est bien d'avoir une cour comme ça parce que c'est goudronné, tandis que là-bas il y avait de la poussière. Dans un autre sens c'est pas trop bien parce que on ne peut pas jouer au foot-ball, mais quand le gazon sera poussé est-ce qu'on pourra y jouer ?

Jean-Claude. — Oui, oui ! il n'est pas question de ne pas aller sur le gazon.

Stéphane. — Moi, j'aime mieux cette école, cette cour parce que là-bas on pouvait se faire mal mais faudrait pas jouer au foot-ball, on peut se faire mal et surtout les ballons peuvent casser les vitres...

Thierry. — Moi j'aimais bien la cour de l'ancienne école. Ce qu'il y a ici, c'est du goudron et les pantalons sont souvent déchirés, et à l'ancienne école on se les déchirait moins.

Jean-Claude. — Oui, mais quand tu pourras aller sur les parties gazonnées, tu iras où tu risques de ne pas déchirer tes pantalons. Tu auras le choix. Dans l'ancienne école tu avais une cour en terre et quand il pleuvait, tu avais de la boue. Tu risquais de tomber aussi.

Monique. — Dans les activités de l'école, ce que j'aime bien, c'est qu'on peut faire des réunions. Là-bas on ne pouvait pas. On faisait moins d'activités artistiques, etc., et il y avait pas la place. Et puis ce que j'aime bien aussi, c'est que ça fait drôlement clair dans les classes, les grandes baies, tandis que là-bas c'était sombre. Et puis ce que j'aime bien aussi, c'est la salle d'atelier car avant les ateliers étaient dans un coin de la classe et puis j'aimais pas. Tandis que là, c'est bien !

Nadine. — Moi aussi, là-bas, on était bien, mais c'était pas pareil. J'aime mieux cette école-là.

Le mobilier aussi, j'aime mieux car avant les tables étaient accrochées aux chaises, et ici on peut déplacer les chaises.

Monique. — Et puis moi ce que j'aime bien ici c'est les W.-C. parce que avant quand on voulait y aller on ne pouvait pas, il fallait attendre. Maintenant on y va comme on veut.



Roger. — Et l'installation des W.-C. c'est mieux, c'est plus propre ?

Monique. — Oui ! C'est bien mieux.

Nadine. — Oui ! C'est bien plus propre.

Roger. — On vous traite en adulte pas comme un enfant.

Monique. — Les autres W.-C. quand il pleuvait, il y avait de la boue et quand il faisait soleil, ça puait.

Nadine. — Et à force ça sentait mauvais.

Monique. — Et puis les W.-C. des gars et celui des filles sont séparés, c'est mieux.

Stéphane. — L'an prochain le gazon aura poussé, on marchera tout le temps, mais à force ça va l'abîmer ?

Jean-Claude. — Non, puisque sur le terrain de foot-ball, on marche avec une intensité beaucoup plus forte ; et là où vous allez marcher, comme il y a une très grande surface, c'est pas forcément au même endroit.

Stéphane. — Mais on va pouvoir y marcher tout le temps ?

Thierry. — Moi ce que je n'aime pas, ce sont les tours en ciment des parterres dans la cour.

Monique. — Oui et moi j'aime les ateliers, parce que là-bas il n'y en avait pas, on était toujours enfermé dans notre classe. On ne pouvait pas aller voir les copains et les copines, tandis que là, on peut.

Stéphane. — Les ateliers étaient dans les classes et quand il y en avait qui faisaient du plan, ça leur cassait les oreilles et ils ne pouvaient pas travailler, tandis que maintenant on peut, on a des salles exprès.

Roger. — Qu'est-ce que tu appelles les plans ?

Stéphane. — Faire des plans de travail, faire des fiches. Mais je pense que vous êtes au courant. C'est un plan de travail qu'on remplit tous les quinze jours avec des fiches.

Roger. — Au point de vue camaraderie, est-ce que cette école permet d'avoir plus de camarades ou moins ? Pourquoi ?

Stéphane. — Dans l'atelier, on peut être deux classes, alors on peut se voir et puis dans l'autre école ce n'était pas pareil car on était dans une classe. Alors moi, j'aime mieux cette école-là au point de vue camaraderie, car on se voit plus souvent.

L'architecte scolaire... un architecte comme les autres ?

Roger. — Quand on construit une maison, on a en face de soi, un client avec ses besoins définis, avec des désirs précis ; mais dans le cas d'une école, les clients les connaissez-vous ? les enfants et les maîtres seront recrutés quand la caserne sera construite !

Jean-Claude. — Le client n'a pas les moyens de définir exactement son besoin. Il donne les grandes lignes, mais c'est à l'architecte de faire comprendre ou de faire saisir à son client les avantages de certaines solutions ou de lui faire ouvrir les yeux. Il y a aussi une certaine pédagogie qui intervient, le rôle de l'architecte, au départ, est d'apprendre à son client les moyens existants afin que le client s'ouvre de nouvelles voies, de nouveaux horizons. Mais le client, comment peut-il apprendre ou saisir le problème de l'architecture ? En regardant les revues, mais il voit des images finies, sans savoir ce qui s'est passé avant, comment on est arrivé à ce résultat et, on ne peut pas partir d'un résultat pour refaire de nouvelles constructions, on peut s'en servir comme expérience mais à la limite il faudrait connaître toutes les démarches qui ont fait que ce résultat existe, autrement je ne vois pas.

Roger. — Pour cette école, comment s'est faite cette démarche ?

Jean-Claude. — Elle s'est faite très simplement, très directement. Pratiquement, au premier jour où les réunions ont eu lieu chez le maire BERNIGAUD avec l'inspecteur CHASSERY, les directeurs d'école Raymond et Jacqueline MASSICOT et nous. On a commencé à faire les premières propositions qui étaient tout simplement des graphismes. Au départ on a essayé de savoir ce qu'on pourrait faire, on s'est renseigné, on a fait comme tout le monde, on a lu des bouquins, on a regardé ce

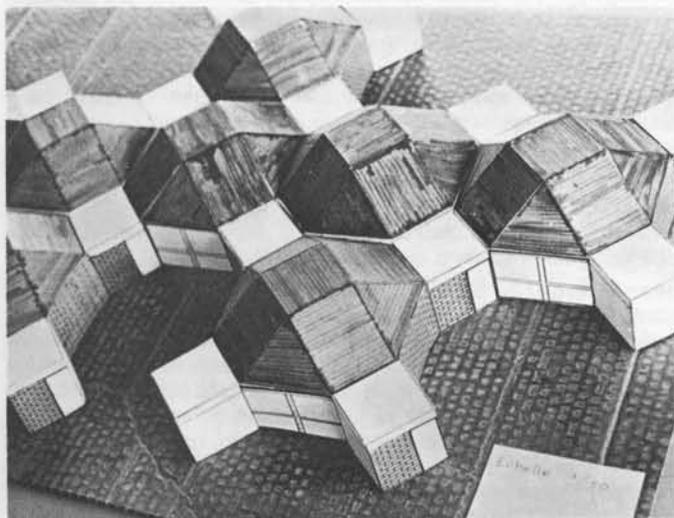
qui a été fait en Finlande, en Suède, en Angleterre, aux Etats-Unis et puis on s'est fait un petit topo général du tout très rapide et à partir de ça on a fait vaguement un avant-projet, tout au moins un dessin graphique tout au plus un organigramme qui leur a été soumis et sur lequel on a commencé à discuter. Ça a été une base.

Roger. — Vous l'avez fait dans quel esprit ? Est-ce que vous imaginiez déjà l'activité scolaire qui s'y déroulerait ?

Jean-Claude. — Non, rien du tout, on y connaissait rien du tout, on était complètement nuls et incapables. On fait comme tout architecte auquel on fait appel pour construire un groupe scolaire, qui n'en a pas fait avant, c'était notre cas. A partir de ça, cet organigramme a servi de base de départ et puis on a commencé à travailler. On a commencé malgré tout à aller dans l'ancienne école, voir ce qui s'y passait, on a discuté avec les enseignants, les enfants, on a posé des questions.

Roger. — De quel ordre, par exemple ?

Jean-Claude. — Comment ils vivaient à l'intérieur ? La pédagogie Freinet, qu'est-ce que c'était ? Car pour nous, pédagogie Freinet, un grand trou. On a été à quelques congrès pour voir ce qui s'y passait, essayer de comprendre, se mettre dans le climat et à partir de ça on a essayé de sortir un projet adapté réellement à leurs besoins, qui pouvait répondre à ce qu'on pensait tout au moins avec la meilleure solution architecturale. On a offert en même temps aux enseignants des possibilités techniques permettant d'essayer d'adapter leurs idées sur quelque chose de concret, de solide et on est arrivé au système de construction actuel. Système de construction qui est défini très rapidement où les systèmes porteurs de base sont des tunnels. Lorsqu'il y a quatre tunnels on vient mettre une coque ou on ne la met pas. Donc on est parti de volumes primaires de très faibles dimensions et porteurs dans lequel on pouvait mettre soit des sanitaires, des passages, des rangements, des coins-classe, etc., différents types d'activités qui nous ont été définis par des enseignants comme correspondant à des choses très précises. Le deuxième volume qui est un volume beaucoup plus haut sous plafond et qui correspond à des activités de classes, d'ateliers et de salles polyvalentes ; c'est la combinaison du tout suivant certains principes qui fait qu'on obtient l'école.



Roger. — Est-ce que ça vous a apporté quelque chose, de construire une école plutôt que de faire une maison d'habitation ?

Jean-Claude. — C'est cent mille fois plus intéressant.

Roger. — Pourquoi ?

Jean-Claude. — Au point de vue contact avec les gens, avec les enfants, avec une foule de personnes concernées par ce problème. Dans le cas d'une maison individuelle, on a affaire à un client, un bonhomme et une bonne femme et puis c'est tout et on a tous les emmerdemements possibles avec les gens en question ; tandis que dans une école on le fait d'abord pour une communauté relativement importante où il peut tout se passer et, suivant les propositions que l'on fait, eh bien ça peut être loupé ou pas. Je veux dire par là que ça a une influence en même temps sur l'enseignement (pas l'enseignement directement, mais sur les facilités à faire cet enseignement). Donc c'est relativement grave si on n'est pas conscient de ce type de problème, autant faire n'importe quoi — je veux dire autant

mettre des baraques préfabriquées comme classe —, ça n'apportera rien de plus ; par rapport à une école traditionnelle, une baraque préfabriquée a autant d'intérêt dans un terrain d'espace vert. Ce n'est pas un outil pédagogique défini. Dans notre cas, on a considéré l'école comme un outil pédagogique, comme un espace de rangement, comme une chaise, une table, un tableau, c'est un outil pédagogique comme un autre, il est simplement à une échelle un peu plus grande.

L'apport des enfants

Roger. — Cet outil pédagogique, vous l'avez défini par un certain nombre de fonctions, par un certain nombre d'attitudes, de possibilités de travail chez les enfants...

Jean-Claude. — ... Qui nous ont été définis par les enfants et les enseignants tout de suite ; c'est comme ça qu'on est arrivé à ce système de construction.

Roger. — Est-ce que ça vous a fait découvrir un autre type d'enseignement, c'est-à-dire une autre forme de relation avec les enfants, une autre forme d'apprentissage ?

Jean-Claude. — Bien sûr, ça fait découvrir ce qu'on ne connaissait pas ; et qu'on ne connaissait pas car nous étions dans des classes qui ne ressemblaient pas du tout à ça et qui étaient des classes traditionnelles qu'on peut voir dans n'importe quel lycée de province, on n'imaginait pas que ça puisse exister. Sauf quand on a commencé à faire nos études d'architecte et bien on a commencé à voir qu'il pouvait exister autre chose.

Roger. — Ce sont vos voyages à l'étranger qui vous ont permis de voir un peu une autre façon d'être, de vivre ensemble pour des enfants et des adultes ?

Jean-Claude. — Oui, mais pas essentiellement, vous avez de bonnes expériences en France, par exemple dans la région parisienne ou à Grenoble. Vous en avez un peu partout, tout simplement elles ne sont pas connues, elles ne sont pas publiées et là je fais une critique pour les pédagogues tout au moins Freinet, c'est qu'il y a un manque d'information absolument affreux. Depuis qu'on commence à s'occuper de ce problème d'architecture scolaire, tous les ans on répète la même chose : il n'y a pas d'information, avant de vouloir faire des solutions nouvelles et des groupes modèles, etc., il faut d'abord savoir ce qui s'est fait à l'étranger et en France plus particulièrement, où il en existe des dizaines et des dizaines que personne ne connaît. Or sous prétexte de se gargariser de solutions modernes, on est satisfait quand quelqu'un a trouvé une petite solution qui a avancé par rapport à l'école traditionnelle ; en fait dans certains cas elle est dix ans en retard par rapport à d'autres expériences ; donc avant d'en arriver à ce stade de discussion il faut d'abord s'informer et je regrette énormément que les groupes Freinet ne s'informent pas. A l'étranger, il y a évidemment pas mal d'expériences ; pour ma part je ne suis pas allé en Finlande et en Suède mais un autre architecte de l'atelier Volume a été en Hollande où il y a des expériences intéressantes de ce type, il est allé aussi en Suède donc il a pu voir ce qui s'y passait ; moi je suis allé en Suisse et aux Etats-Unis. Aux U.S.A., depuis vingt ans on commence à s'occuper de cette histoire de groupe scolaire.

Volumes ou usages ?

Roger. — Dans le groupe que vous avez construit, l'utilisation des tunnels répondait à des travaux diversifiés pour les enfants par petits groupes, mais est-ce que vous avez saisi aussi que cela permettait sur le plan affectif à des enfants de retrouver un volume proche du volume de vie familiale ?

Jean-Claude. — Oui, mais la réponse à la question est exactement l'inverse de ce que vous avez formulé. On a d'abord pensé à des volumes petits, intimes, bas sous plafond, à l'échelle des enfants, dans lesquels les enfants pouvaient se retrouver. On n'a pas du tout pensé à ce qui pouvait s'y faire parce que à la limite on s'en fout et on se fout royalement de définir un volume-classe, atelier, ou salle polyvalente ou petit espace pour dire : c'est là qu'on va mettre l'imprimerie. Ce n'était pas du tout notre but. Notre but c'est d'offrir des volumes suffisamment diversifiés les uns des autres, situés en des positions bien privilégiées dans lesquels les enfants pouvaient faire ce qu'ils voulaient en accord avec les enseignants, c'était ça notre but, mais on n'a surtout pas cherché à imposer une organisation intérieure, d'abord ça ne fait



pas partie de notre job et ce n'est pas à nous d'imposer une organisation intérieure et à la limite ce n'est à personne d'organiser intérieurement le fonctionnement.

Roger. — *Mais est-ce qu'il ne faut pas prévoir des lieux tout comme dans un appartement on localise une cuisine, un sanitaire, une chambre à coucher, un living ?*

Jean-Claude. — Si, mais ce n'est pas la même chose, parce que là vous définissez des besoins très précis, tandis que vous pouvez très difficilement définir les besoins des enfants, des enfants de cette année.

Roger. — *Si, il peut y avoir un labo photo, un labo sonore...*

Jean-Claude. — Oui, mais ça ce sont de toutes petites choses qui peuvent être définies d'une manière ponctuelle dans des endroits bien précis et une fois que c'est fait, c'est fait, mais il reste tellement d'autres coins, d'autres volumes et d'autres salles pour lesquels on ne peut pas définir ce qui se passera dedans. Ce qu'on peut voir maintenant comme fonctionnement ne sera pas du tout le même dans un an ou dans deux ans. Si vous voulez, comme emplacement très fixe, il y a les sanitaires, les entrées et les passages, c'est tout, le reste n'est pas fixe. On définit maintenant les volumes à l'intérieur parce que la disposition des meubles est réalisée de manière à ce qu'il s'y passe des activités différentes mais rien d'autre ne les différencie.

Roger. — *Est-ce que dans le travail que vous avez eu à faire il n'a pas été nécessaire de faire une éducation d'un certain nombre d'adultes. On a parlé tout à l'heure des maîtres, vous avez certainement dû apporter des éléments d'information et de persuasion également du côté des entrepreneurs ou d'autres collègues architectes, on est toujours un peu parti de la tribu.*

Jean-Claude. — Oui, vis-à-vis des autres architectes ça n'a pas posé de véritable problème parce que à la limite c'est le but de tout le monde de vouloir promouvoir une certaine architecture un peu différente, aussi à partir du moment où ça existe ça ne pose pas de problème. De la part de l'administration, à partir du moment où les éléments de base minimum sont réalisés, l'administration ne peut pas mettre un veto formel sur une forme ou sur une autre. A partir du moment où il y a tant de sanitaires suivant les règles, etc., dans notre cas on était très favorisé parce qu'on offrait deux fois plus de surfaces que les normes minimales de l'Education Nationale. On ne pouvait pas nous gêner du côté des sanitaires, on en a un nombre assez grand, le reste... on nous a imposé un type de toiture ou de couleur de toiture à cause du problème de site mais c'est tout. Si, une chose qu'on regrette et qu'on nous a empêché de faire, c'est un amphithéâtre à l'intérieur. On nous en a empêché sous des prétextes de sécurité car les enfants pouvaient tomber ; quand on connaît l'agilité des enfants ils risquent moins de tomber que les personnes dites grandes ; ça c'est un regret, dans les volumes du milieu on avait prévu dans les plans de permis de construire un amphithéâtre complet pour les jeux d'enfants et des petites représentations et ça nous a été refusé ; moi je regrette fortement. Les utilisateurs nous ont fait confiance depuis le départ, tout de suite. On n'a jamais discuté réellement pour savoir si c'était bon ou pas bon, etc.

Roger. — *Quelle est l'information que vous leur apportiez et qui leur a paru importante à eux et quelles sont les données qu'ils vous ont apportées à vous ?*

Jean-Claude. — A eux je ne sais pas, il faut leur poser la question. A nous, ils ont tout apporté ; ils ont apporté tout ce qu'on ne connaissait pas, il nous ont apporté d'autres moyens de voir qu'on n'avait jamais abordés, une manière d'appréhender les problèmes, une manière de voir les enfants, car on n'était

plus habitué à côtoyer les enfants d'une manière aussi proche, aussi familière. Ça nous a intégré un peu plus à tout ce milieu des enfants de classes, d'enseignants, de maîtres... qu'on avait quelque peu oubliés depuis pas mal de temps.



Faut-il viser le bonheur des enfants ?

Roger. — *Vous avez sans doute senti que les enfants pouvaient être plus authentiques dans le milieu que vous avez créé. Vous avez créé un cadre de vie pour eux, mais est-ce qu'un certain reproche ne va pas vous être adressé à savoir que vous avez cherché à rendre des enfants heureux, épanouis. Or par votre architecture vous les avez très mal préparés à la torture des C.E.S. préfabriqués ou des lycées-cités-scolaires.*

Jean-Claude. — Oui, mais si on ne commence pas très tôt, quand peut-on commencer, et si d'une certaine manière ça peut amener les enfants, qui seront plus tard adultes à concevoir d'autres types d'habitat et à vouloir exiger d'autres cadres de vie, types d'équipement, de bureau, etc., eh bien c'est un réel progrès. Il faut penser à ce qui se passe après, et il faut leur montrer qu'il peut exister autre chose, que c'est à eux de le demander, de le réclamer. Je crois par là que c'est très positif. C'est vrai, certains parents d'élèves ont prétendu que les enfants ne pouvaient pas travailler dans un cadre aussi clair, aussi coloré et aussi agréable. C'est pourtant le minimum vital, on peut faire beaucoup mieux mais pour la forme, pas pour le fond ; le fond c'est ça qui compte et les parents en question n'ont pas saisi qu'avec ce type d'outil pédagogique, ça pouvait faire avancer leurs enfants beaucoup plus rapidement et les libérer beaucoup plus vite, que les contacts avec leurs camarades se fassent d'une manière moins formelle. Je pense que ça peut faire évoluer les enfants.

Roger. — *Est-ce que vous ne pensez pas que c'est finalement l'espace que vous leur avez accordé qui est un des éléments primordiaux de leur épanouissement. Si vous étiez en situation urbaine, limité à des espaces mesurés, disputés, chicanés, est-ce que vous pourriez faire quelque chose ?*

Jean-Claude. — Bien sûr, là le terrain est très grand et on est parti sur une base horizontale à un seul niveau mais des solutions à un double niveau peuvent très bien se faire, avec des demi-niveaux, des sortes de duplex pour enfants, etc. C'est un autre principe mais pour le même but, c'est un problème d'architecture, ça ne pose pas de grosses difficultés et c'est ce qu'il faudrait faire dans un milieu urbain. Ici on a répondu à un problème précis, on nous a donné un grand champ, de l'espace vert, des possibilités et de la place, il est évident que dans un milieu urbain il faudrait penser à autre chose.

Roger. — *Est-ce que ce n'est pas une hérésie de vouloir absolument construire une habitation scolaire sans espace vert autour, sans possibilité de profiter de la nature, parce que finalement ce que les enfants réclament surtout, c'est l'espace et pas tellement le confort des locaux ?*

Jean-Claude. — Espace intérieur ou espace extérieur ?

Roger. — Espace extérieur.

Jean-Claude. — Mais il y a l'espace intérieur qui a autant d'importance que l'espace extérieur ; de toute façon en milieu urbain, c'est une hérésie de construire des groupes scolaires indépendant des habitations, il est bien plus intéressant d'intégrer ce type d'équipement à l'habitation, je veux dire dans de grands ensembles d'immeubles, etc. Il serait bien plus intéressant à l'intérieur d'un immeuble ou sur la terrasse, ça a été fait par Le Corbusier à Marseille depuis longtemps, d'intégrer véritablement ce type d'équipement plutôt que de le dissocier de l'habitat, ce qui est alors offert c'est une association directe avec le cadre familial peut-être à une échelle plus petite.

Dans le cas présent c'est différent car il n'y a pas de milieu urbain bien précis, ce sont des maisons individuelles bien indépendantes, à part un bâtiment d'H.L.M. Il fallait donc répondre par un outil ponctuel. Dans le cadre d'un milieu urbain, il ne faut surtout pas répondre par un objet ponctuel. De plus, interviennent des problèmes administratifs car on peut avoir affaire à deux ministères totalement différents : le Ministère de l'Éducation Nationale et les gens qui se préoccupent d'habitat. Ils ne sont pas les mêmes et voient d'un très mauvais œil l'intégration d'équipement — que ce soit dans le domaine des P.M.I. (protection maternelle infantile) ou autre chose — dans leur secteur bien à eux. De plus il y a des problèmes de financement qui ne sont pas les mêmes. On essaye de dissocier deux constructions alors qu'en fait on devrait construire un tout et, les problèmes administratifs ou de financements ne devraient pas arrêter une certaine évolution. Je trouve ridicule que sous prétexte d'avoir l'indépendance de deux ministères on n'arrive pas à regrouper le tout parce que les financements sont différents.

Roger. — *Et si vous aviez à construire une autre école maintenant, quel type d'école vous intéresserait ?*

Jean-Claude. — J'aimerais bien reconstruire la même école, mais pour pouvoir me servir de ce qu'il y a de positif et oublier ce qu'il y a de négatif, pour évoluer. Car à partir de cette base, il est évident que je vois ça maintenant d'un autre œil et qu'une seconde proposition ressemblerait vaguement à la première avec les aspects négatifs en moins.

Roger. — *Qu'est-ce que vous appelez les aspects négatifs ?*

Jean-Claude. — Problèmes tout simplement d'organisation intérieure. Je ne parle pas des petits problèmes architecturaux ou techniques, ceux-ci ne sont pas trop graves. Problèmes d'organisation intérieure, d'après moi l'organigramme de départ a été faussé par le fait qu'on a divisé le groupe scolaire en deux fois quatre classes pour les primaires et une fois deux classes pour la maternelle, en fait on aurait dû regrouper les huit classes primaires ensemble, les tourner autour des ateliers et autour d'une même et énorme salle polyvalente au lieu de deux salles polyvalentes divisées en deux, deux fois ; et ça c'est une solution bien préférable ; c'est un problème de choix au départ qu'on a prévu au cours de discussion, sur le papier et on se rend compte à l'utilisation qu'il y a un petit problème de ce côté-là et qu'il faudrait regrouper beaucoup plus au niveau des salles polyvalentes. A voir ce qui s'y passe, c'est un très gros défaut. Pour le reste, on a trouvé entre temps de nouvelles solutions techniques pour construire les « éléments coques », pour construire des quadruples coques pouvant couvrir des surfaces de l'ordre de 250 m² sans point d'appui, ce qui peut nous permettre maintenant de construire des espaces beaucoup plus grands, beaucoup plus hauts sous plafond, pour faire par exemple un grand hall de sport, etc.

Roger. — *Et pour l'habitat ? Car vous avez en même temps utilisé ce module pour le logement de service.*

Jean-Claude. — C'est le hasard, on a essayé de savoir si notre outil architectural pouvait servir pour faire de l'habitat et puis il s'est avéré à l'utilisation que ça convenait parfaitement.

Une autre formation pour les architectes scolaires

Roger. — *Est-ce que vous ne pensez pas que la formation des architectes scolaires n'est pas suffisante et qu'on pourrait concevoir une sorte de formation où ils seraient en situation pendant un certain temps avant de faire le travail proposé ?*

Jean-Claude. — Il n'y a pas trente-six solutions pour faire des choses comme ça. Dans le cas de groupe scolaire comme celui d'autres équipements, à la limite il faudrait être enseignant deux à trois ans de suite pour bien comprendre à la fois architecte et utilisateur-enseignant.

Roger. — *Est-ce que la formation ne pourrait pas l'envisager ?*

Jean-Claude. — Non, car à ce moment-là vous devez être architecte avec tous les problèmes techniques de la construction et puis enseignant...

Roger. — *Etre stagiaire...*

Jean-Claude. — Pour une P.M.I., il faudrait être assistante sociale, une crèche, directeur de crèche, un hôpital, toubib ou gestionnaire...

Roger. — *Mais vous voulez tout fabriquer, est-ce qu'on ne peut pas se spécialiser.*

Jean-Claude. — Non, surtout pas, un architecte doit être un homme complet qui doit pouvoir répondre à toutes les solutions...

Roger. — *Mal.*

Jean-Claude. — Peut-être mal, mais essayer d'y répondre et le problème c'est d'essayer d'avoir une ouverture d'esprit suffisamment vaste pour tenter de répondre à toutes les questions. Il est évident que lorsqu'on répond pour un groupe scolaire, au bout de deux ans quand on a construit ce groupe scolaire on commence à s'y connaître un peu en pédagogie, dans les problèmes d'enseignement. Même résultat, lorsqu'on fait une clinique. C'est bien pour ça que les architectes commencent à être valables à partir de 50 ans. A partir du moment où ils sortent de l'école, il leur faut 20 à 25 ans d'apprentissage sur le tas. Dans le cas d'un groupe scolaire on doit faire confiance aux utilisateurs, essayer de répondre à ce qu'ils demandent. Du reste, il aurait fallu que deux ans avant je demande un poste d'enseignant ici, je ne sais pas si je l'aurais obtenu, n'ayant pas les capacités suffisantes.

Roger. — *Sans aller aussi loin, est-ce que vous ne pouviez pas aller un mois dans une école ?*

Jean-Claude. — Ça ne suffit pas un mois, on surnage, on patauge.

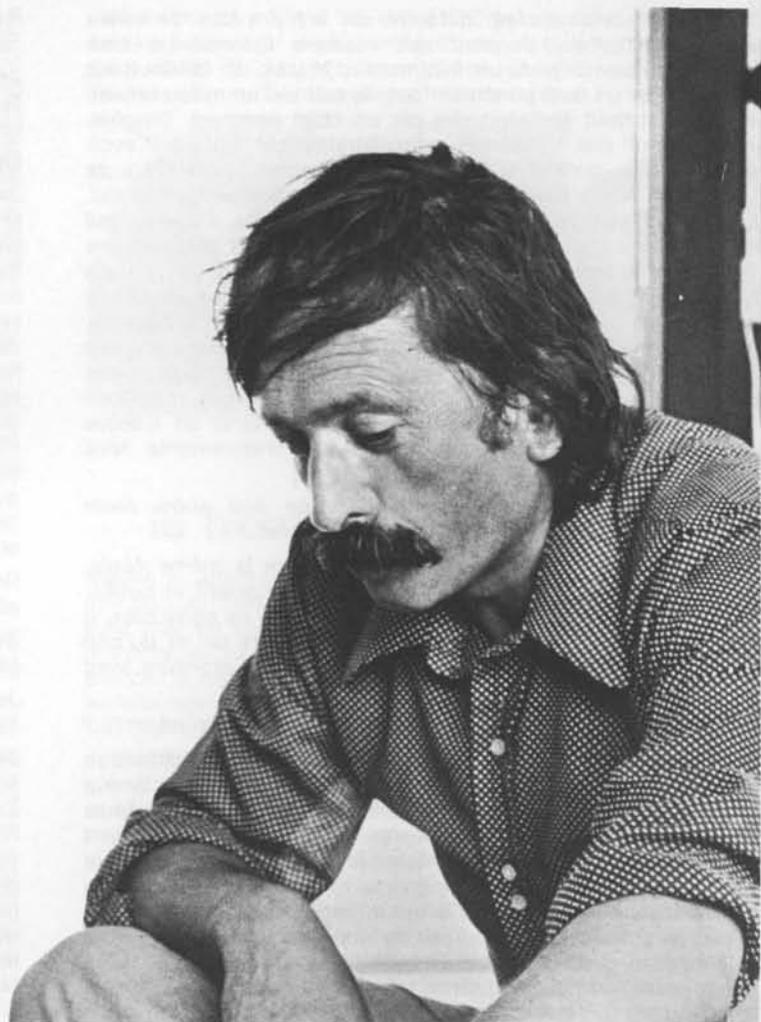
José. — *Quelles sont les motivations profondes qui font qu'à 18 ans on a envie d'être architecte ?*

Jean-Claude. — Aucune. J'en sais rien, il y a peut-être des gens passionnés dès le départ. Pour moi, j'ai la chance d'être né dans une famille où il n'y a pas trop de problèmes financiers. Après mon bac, j'ai essayé de savoir ce que je pourrais faire et surtout, de savoir qu'est-ce qui pourrait m'offrir le plus de temps pour aller aux sports d'hiver, car j'adorais le ski et je voulais y passer un maximum de temps, donc ça voulait dire trois à quatre mois par an ; les seules études qui le permettaient étaient les études d'architecture. Alors j'ai commencé puisque c'était là où j'étais vachement libre. En fait la première année, je me suis emmerdé aussi j'allais beaucoup en vacances, j'ai bien vécu. Et puis la deuxième année ça commençait à m'intéresser un peu plus. Enfin la troisième année, j'ai rencontré, au cours d'un dîner, un gars qui était conseiller général et qui voulait construire une maison de jeunes avec ses terrains et puis moi je n'étais pas d'accord, j'étais contestataire a priori. Alors le gars en question m'a dit : « Eh bien, c'est très simple puisque tu as l'air malin, ma maison de jeunes t'as qu'à la faire. » J'étais un peu coincé, j'y connaissais évidemment rien du tout mais le lendemain matin j'ai acheté une planche à dessin, un T, une équerre, etc., et j'ai commencé à travailler pendant un an sur cette maison de jeunes ; et puis le fait d'être sorti des Beaux-Arts, du moins d'être sorti de cet enseignement rétréci et d'être dans la vie professionnelle a fait que ça a commencé à m'intéresser véritablement et au bout d'un an ça me passionnait complètement. Comme démarche c'est un peu con : un peu par bluff ou je ne sais quoi, j'ai pu saisir au bond la chance qui m'était donnée pendant ce dîner. Mais c'était pas pour des problèmes d'architecture, mais tout simplement pour des problèmes de relations humaines. J'étais au boulot, parce qu'il m'avait dit : « puisque tu es si malin, essaye donc de le faire », et tout est parti de ça. En fait, dans la vie ça part souvent sur des choses qu'il ne faut pas louper.

Enseignants et architectes

Roger. — *Comment s'est effectuée entre vous et les architectes une collaboration ? Comment avez-vous pris contact avec eux ?*

Jacqueline. — Ça remonte en février 68 et nous devions avoir un groupe scolaire neuf puisque l'ancien était vraiment insuffisant et bien entendu les enseignants n'étaient pas au courant du projet. Alors un jour on s'est armé de toupet et on est allé à la mairie et on a pris connaissance du projet qui était un projet classique à étage, la cage à lapin, l'H.L.M. pédagogique. On s'est dit, c'est quand même pas possible. Ça correspondait avec le congrès de Grenoble. On n'y était pas cette année-là, mais Faulon en est revenu en nous parlant des expériences de Boris et disant, vous savez sur le plan I.C.E.M. il y a quand même une commission d'architecte qui travaille, il faut à tout prix essayer de faire quelque chose. On a téléphoné un matin à l'architecte qui nous a dit : Après tout c'est possible



on peut essayer de faire quelque chose. On se rencontre. Alors aussitôt, on a demandé au maire Bernigaud s'il était d'accord : bien sûr, ça l'intéressait aussi, à l'Inspecteur Chassery et à Faulon qui est responsable départemental du mouvement Freinet dans la Nièvre. Alors la machine s'est mise en marche mais on n'arrivait absolument pas à faire varier le projet car ça augmentait terriblement le prix de revient. L'architecte du moment s'était limité au projet Freinet, c'est-à-dire qu'on avait les classes-ateliers et c'était parallélépipédique. Ça ne changeait pas tellement grand chose et ça augmentait vraiment le prix de revient. Malheureusement, il meurt en octobre. Tout était absolument à refaire et à ce moment-là notre maire a contacté une équipe de jeunes architectes de l'atelier Volume de Paris et on s'est mis en relation avec eux vers les années 70-71. A ce moment-là, ils nous ont demandé nos besoins pédagogiques et nous ont proposé ce qu'ils pouvaient faire eux en architecture. Là on s'est rendu compte qu'on vivait chacun dans notre petit monde à nous et finalement on s'est mis d'accord sur l'architecture qui aura été déterminante pour notre groupe. C'est-à-dire qu'on est parti de quelques chose de très très souple, de la petite case qu'ils appellent tunnel jusqu'à la salle polyvalente. Les enfants peuvent s'isoler par un, deux, trois dans le petit tunnel ou alors collaborer avec d'autres classes au niveau des salles polyvalentes. Donc ils nous ont donné les volumes et nous on a choisi finalement parmi tout ces volumes ceux qui répondaient le mieux au principe de la pédagogie Freinet. Tout en voulant ménager nos collègues car ce n'était pas un groupe pilote, pas un groupe expérimental contrairement à ce qui se fait maintenant, ce n'était pas une équipe pédagogique qu'on avait constitué, il fallait donc aussi une architecture qui puisse satisfaire les collègues ne pratiquant pas la pédagogie Freinet.

Roger. — *Vous êtes-vous réunis à plusieurs reprises ou n'avez-vous eu qu'une seule rencontre avec les architectes ?*

Raymond. — Dans un premier temps, c'est Jacqueline qui a rencontré les architectes de l'atelier Volume, il y avait Jean-Claude Dubois, il devait y avoir Lemeur, ils devaient être deux ou trois. Ensuite on a donné nos idées, nos besoins en pédagogie. Jean-Claude Dubois et Christian Bungener sont venus au congrès de Nice et très souvent à Magny-Cours. Ils

ont discuté avec les gosses, avec nous, ils ont passé des heures dans la classe. C'est à ce moment-là qu'ils nous ont proposé plusieurs projets, plusieurs maquettes, plusieurs plans et puis en fonction des subventions, du prix de revient et en fonction de la pédagogie on a choisi à peu près ça qui n'a pratiquement pas été modifié.

Comment associer les enfants à une recherche en architecture

Roger. — *Tu dis qu'ils ont discuté avec les gosses, mais est-ce que les enfants pouvaient avoir des idées techniques sur l'architecture à ce moment-là.*

Raymond. — Les gosses, on les a fait chercher, on a pensé à Boris, à ses expériences. Moi personnellement, je ne crois pas tellement à la recherche dans ce sens. Les enfants te proposent un plan d'école et puis le lendemain ils te proposeront autre chose.

Roger. — *Est-ce que vous n'avez jamais posé la question aux élèves : qu'est-ce que vous avez envie de faire et pour faire cela de quelle place ou de quel volume avez-vous besoin ?*

Jacqueline. — On les a fait beaucoup rêver, on a dit aux gosses (on pensait à ce qu'ils nous avaient dit à l'I.C.E.M. et à Nice quand on leur avait montré les maquettes : il nous avait été reproché d'avoir fait un truc sans les enfants), on a donc dit aux gosses : on va avoir un groupe scolaire tout neuf, essayez de le dessiner comme vous le voulez. Ils ont fait des choses très traditionnelles ; comment voulais-tu que ces enfants qui vivent dans un habitat traditionnel puissent rêver autrement ? Alors, après on leur a dit ; essayez de rêver carrément. Au fond on aurait peut-être eu besoin de l'aide d'un psychologue pour nous aider à interpréter les dessins, mais on a senti qu'ils avaient besoin tantôt d'un petit recoin, tantôt ça allait du salon de lecture à la salle de bal en passant par les salles de cinéma, de télé, de l'ordinateur qui pourrait distribuer les fiches en passant

par les canapés pour pouvoir boire tout en faisant la lecture... des rêves impossibles. On a réussi à déterminer avec les architectes, malgré tout, ce que voulaient les enfants ; les architectes discutaient très souvent avec eux. Ceux-ci n'avaient aucune idée de la pédagogie et ils ont été vraiment très étonnés et très alléchés par les gamins. C'était absolument sensationnel, une découverte de part et d'autre et alors les gosses se sont mis à rêver, à poser toutes sortes de questions.

Raymond. — A travers les recherches très anarchiques des gosses, on arrive quand même à dégager des grandes idées et je crois que J.-C. Dubois a réussi à les réaliser à Magny-Cours. Le petit coin, la salle plus grande et la salle encore plus grande. Il en a parlé et je crois qu'il a raison, il manque une très grande salle. Car une salle polyvalente risque de ne pas être suffisante d'autant que les élèves des collègues ne pratiquant pas la pédagogie Freinet aimeraient bien participer à nos réunions communes. Ça pose un problème mais je crois quand même qu'à travers toutes les recherches des gosses on arrive à dégager les idées suivantes : le petit coin, le groupe classe sécurisant et puis l'éclatement ensuite. Mais ce qu'il ne faut surtout pas faire c'est de prendre au pied de la lettre ce que dit le gosse. Le « haricot » de Boris, je n'y crois pas. Les petits recoins fermés, il faut que ça existe mais il n'y a pas que ça.

Jacqueline. — Pour ne pas faire d'erreur, on n'a pas trop voulu structurer l'architecture, on nous a donné des volumes, à nous de les utiliser. Cette année on les a utilisés d'une façon, l'an prochain on peut les utiliser autrement. C'est très riche en possibilités. On a voulu une architecture qui puisse nous donner toutes ces possibilités.

Roger. — *Entre les architectes et vous, ces réunions se déroulent de quelle façon ? Vous apportaient-ils des plans, vous projetaient-ils des diapositives ?*

Raymond. — Jean-Claude nous a projeté des diapos, il est très attaché à certaines architectures de Grenoble. Il nous a projeté des diapos au congrès de Nevers et puis, il apportait des idées, c'était des discussions à bâtons rompus. Les conclusions se sont tirées à la longue.

Roger. — *Ils ont beaucoup participé aussi à la vie de vos classes, ils ont été dans vos classes ?*

Raymond. — Oui, les gosses les connaissent bien, ce sont des copains.

Jacqueline. — Mais ça ne se faisait pas de façon organisée, c'était très anarchique comme rencontre.

Roger. — *Ils ont fait à peu près combien de rencontres, de voyages ici ?*

Raymond. — Pendant trois ans, Jean-Claude est descendu une fois par semaine.

Quand les lieux modifient les attitudes

Roger. — *Comment les enfants ont-ils réagi les premiers jours de leur entrée à l'école, dans cette nouvelle structure ?*

Jacqueline. — On est d'abord rentré à quatre classes, au mois de septembre. On a voulu relever tous les défis car c'était vraiment le chantier. On avait des préfabriqués qui étaient partis et il fallait bien le faire. Alors, moi de toutes façons, mes gamins (j'ai un C.M.2) étaient très motivés parce qu'ils avaient choisi leur mobilier. Jean-Claude Dubois avait expérimenté l'année précédente, ça n'a pas marché, c'était trop rigide. Quand ils sont rentrés, moi j'ai pris la température tous les mois. Mais tout en étant motivés, ce qui nous affolait, c'est qu'ils restaient dans leur groupe, ils se côtoyaient, ils vivaient comme dans leur ancienne école. Quand le mobilier scolaire est arrivé, ils s'arrachaient les tables des camions, ils montaient leur table. Alors là ils se sont livrés à toute sorte de tâtonnements : mettant les tables d'abord en rang d'oignons, puis par petits groupes, puis en frise un peu grecque. Au niveau des ateliers, ils se côtoyaient, ils se disputaient, se gênant un peu d'une classe à l'autre. Il a bien fallu attendre décembre pour qu'ils prennent bien connaissance de leur classe et de leur tunnel, qu'ils se sentent bien dans leur atelier puis au niveau de la salle polyvalente. Puis un fait déterminant fut celui où les petits étaient en train de faire une maison en carton, et les miens des montages électriques. Alors ils se sont regardés, observés, ils ont dit : mais après tout on pourrait mettre la lumière dans votre

maison. Et je me souviens de la réunion de coopérative dans la classe où Olivier dit : « C'est quand même extraordinaire, on vit à quatre classes là-dedans, on a des correspondants, il se fait des tas de choses et on n'est pas au courant. » Quarit aux règles de vie dans l'établissement : on voulait qu'il soit propre, que les W.-C. soient bien entretenus, qu'il n'y ait pas de papiers. On s'est dit : il nous faut des réunions coopé avec les quatre classes. Ça été proposé et accepté avec beaucoup de joie. C'est comme ça que tous les vendredis soir pendant une demi-heure on montre les choses, on lave notre petit linge sale en famille, on prend aussi des initiatives en commun chaque fois qu'il y a quelque chose à faire. Par exemple, l'architecte nous a proposé de décorer la palissade, on l'a fait en commun. On vit vraiment bien ensemble.

Raymond. — Ma première réaction : au bout de quatre ou cinq jours de classe, j'ai dit : « Mon vieux, tu es en train de te casser la figure parce que tu as une architecture formidable et tu ne t'en sers pas. » Alors j'en ai parlé à Michèle, Jacqueline, Odile aussi. Puis on a essayé de voir ce qu'on pouvait faire. Devait-on dire aux gosses : « attention, vous avez une architecture particulière, il faut en profiter, utilisez les locaux au maximum » ; moi j'étais prêt à le faire, finalement elles m'ont dit non, qu'il fallait mieux attendre. Ça s'est avéré exact. Quand on organise rôtir semaine, pour toutes les activités d'éveil on essaye maintenant que les gosses établissent un tableau à double entrée dans la salle polyvalente. On sait ainsi que le lundi à quatorze heures chez Jacqueline, il y a un exposé, etc., et tous ceux qui sont intéressés peuvent venir.

Roger. — *Ça ne casse pas l'horaire des autres classes ?*

Raymond. — Ça pose des problèmes, quand il y a un exposé chez Jacqueline et que les miens ont entrepris quelque chose. Mais malgré tout ils le savent d'avance ; enfin j'espère qu'on y arrivera en maths et en français.

Jacqueline. — Sur le plan de la créativité, c'est très intéressant. Les petits ont beaucoup apporté aux grands et vice versa. C'est une chose qu'on ne connaissait pas, seule une autre architecture pouvait nous l'apporter.

